

# CHIEN À PUNK

Nouvelle par Jérôme Lemesle (2021).

Rouen.  
(Gare SNCF - 4 octobre 2011).

Cela fait deux mois que je me prends des seaux de flotte sur le coin de la gueule. Oui j'ai bien dis gueule. Non pas que je sois un grossier personnage mais il se trouve que je suis un chien, un chien des plus modeste, un chien des rues, un pauvre clébard quoi ! Comme je sens que le mot froisse et que je suis néanmoins un toutou bien élevé, alors d'accord, remplaçons ce mot par un autre moins grossier comme par exemple... truffe. Va pour truffe. C'est bien truffe.

Cela fait deux mois que je me prends des seaux de flotte sur le coin de la truffe. Ici il tombe des cordes. Tous les jours. Deux mois que mon maître et moi sommes arrivés à Rouen. C'est lui qui a insisté pour m'amener ici. En fait nous n'avons pas débarqué dans ce bled par hasard :

« À Rouen, je suis connu comme ma poche », m'a confié Gino, mon maître. Il a déjà séjourné dans la capitale normande, quelques années avant ma naissance.

En réalité mon maître ne s'appelle pas vraiment Gino. Son vrai prénom c'est Jordan. Mon maître a emprunté le pseudo de Gino parce qu'il trouve que ça assure grave. Gino ça fait Italien et plus précisément Sicilien. Gino ça peut faire peur. Un Sicilien on n'y touche pas, on se méfie, il peut s'avérer dangereux. D'ailleurs dans la rue, afin de rendre crédible son histoire, Gino se fait appeler « le Sicilien ». Cela fonctionne plutôt bien, pour l'instant personne ne nous importune.

Gino a fini par se persuader que du sang Italien coule dans ses veines. Ses cheveux roux et ses taches de rousseur font plus Irlandais que Palermitains alors, afin de rendre crédible ses origines, Gino a mystifié cette invraisemblance par une légende dont lui seul a le secret. Pour expliquer son apparence le coquin prétend qu'une malédiction familiale lancée par une sorcière roumaine a frappé sa famille. Cette explication irrationnelle semble convenir aux moins crédules, pour le moment.

Moi c'est Bédot. Bédot comme un bédot. Un tarfouf quoi, un pétard ; oui ! Un joint de cannabis, si vous voulez. J'ai trois ans. Je suis un Berfon. Berfon de Tasmanie comme le rappelle souvent Gino. Berfon c'est un croisement entre un berger Birman et un griffon Australien, c'est très rare paraît-il.

Gino c'est mon maître, un maître-chien d'attaque. Pour être plus précis, Gino se trouve être un Sicilien maître-chien d'attaque. D'après lui cela doit suffire à dissuader les casse-pieds, assez nombreux dans la rue, d'oser nous importuner.

Depuis que je le connais mon maître porte un treillis noir et des rangers pour faire agent de sécurité, pour nous protéger. Je sais que toutes ces histoires c'est du flan, des cracks pour ne pas être agressé ou rançonné par les caïds du quartier. Il y en a un certain nombre qui traînent, assez

pour passer plusieurs sales quarts d'heure, notamment vers le cinq du mois, le jour où tombe le RSA.

Pensant être protégé par son statut d'intouchable, Gino frime dans les rues. Il parle fort, trop fort, en yaourt Italien, on n'entend que lui, c'est pitoyable. J'ai beau aboyer pour qu'il se taise, rien n'y fait. Quand il arrive à la gare des trains ou place du vieux marché, on entend de loin les gens dire :

« Eh ! V'là l'Sicilien. »

Son histoire de Sicilien elle a forcément une limite. Il ne faudrait pas tomber sur un véritable gars du cru. Ça la ficherait mal. Cela pourrait déplaire au type et mal finir. C'est ce que lui a longuement expliqué un mec, un brun, connu sous le nom de l'Indien.

L'Indien possède un faciès qui donne le frisson. Le gars vient du sud de la France et visiblement, il a bien baroudé. Gino a perdu une dent dans l'explication, gagné deux beaux coquards ainsi que quelques côtes luxées.

L'Indien est natif de l'île Italienne. Il s'est tout de suite aperçu de la supercherie. Pour lui c'était une question d'honneur, la correction devait être à la hauteur de la tromperie. Gino est resté couché trois jours. C'est le temps qu'il lui a fallu pour remarquer.

Mon maître a plusieurs défauts : il boit trop de bière ; c'est un vrai mytho ; il ne sait pas se battre. Par contre question organisation d'un abri c'est un champion. Champion du monde. La piaule que nous occupons est un modèle du genre.

J'en ai vu des squats dégueux où les gens jettent les détritrus à même le sol, font leurs besoins dans un coin et recouvrent le tout avec des bouts de carton. Le jour où il se met à pleuvoir, et à Rouen il pleut confortablement, on se retrouve à patauger dans cinq centimètres de flotte marron à l'odeur insoutenable. Là, sur ce sujet, Gino est un chef.

Le malin repère un local municipal désaffecté puis y pénètre sans occasionner trop de casse. Il bidouille le compteur électrique et soudain la lumière apparaît. Il faut savoir que les municipalités ne ferment jamais un compteur électrique définitivement et garde l'abonnement en cas d'une reprise d'activité. Il ne reste plus qu'à remettre des fusibles et roule ma poule.

Pour l'eau c'est la même chose, il faut trouver la vanne générale, avoir la pince adéquate et le tour est joué. Il n'y a plus qu'à se servir.

À l'intérieur de notre abri c'est nickel. Les couvertures sont posées sur des palettes qui nous servent de sommier tout en nous isolant du sol. Le coin cuisine se résume en un réchaud à gaz et des denrées non périssables entreposées dans une cagette. Gino possède également un mini transistor dont il se sert pour écouter de la musique ou consulter la météo.

Pendant les trois jours de convalescence de mon maître nous n'avons manqué de rien. Gino se traînait pour me donner à boire et à manger grâce aux

boites de conserve et à la réserve d'eau d'un jerry can trouvé sur un chantier et bien nettoyé. Même si pour moi une parcelle de nature suffit, pour les commodités, il y avait une grande cuvette prévue à cet effet. Dans un carton quelques canettes de bière de prévoyance lui servirent à s'anesthésier et à ne pas être en manque.

Ce matin Gino prépare son paquetage et tous deux partons sur la route vers une destination encore inconnue de moi. Nous quittons Rouen. Mon maître souhaite mettre de la distance entre nous et l'Indien. D'ordinaire jovial aujourd'hui Gino a le visage tordu et ne sourit pas. Il empile tant bien que mal tout notre matos dans son sac à dos et le charge sur les épaules alors que sa cage thoracique le fait encore grandement souffrir.

Il n'y a plus grand chose pour nous sustenter mais, à cause du poids, Gino trouve préférable de se ravitailler au fur et à mesure.

Et c'est parti pour de nouvelles aventures. D'abord nous traversons la Seine par le pont qui sépare la place Saint-Paul du boulevard de l'Europe.

Heureusement il est encore tôt et le trafic est calme. C'est une bénédiction car le pont n'est pas prévu pour les piétons et il nous faut marcher ras contre la rambarde de béton. Il y a tout de même quelques coups de klaxon. Les gens ne se doutent pas à quel point leur avertisseur fait mal aux oreilles des chiens.

Là Gino m'annonce enfin où nous nous rendons. Je crois que lui-même l'ignorait jusqu'à ce qu'il aperçoive ce grand panneau écrit en blanc sur fond bleu, il semble avoir comme une révélation. Il se retourne vers moi et me dit :

« Mon p'tit Bédot, c'est là où c'est qu'on va ! Paname... »

Versailles.

(15 octobre – quelque part sur la route).

Avant de se lancer dans cette expédition, le maître fait le plein de courses, le maximum qu'il lui est possible de porter. Il m'avoue qu'au gré de nos étapes, nous allions probablement camper dans la nature aussi ne pas rencontrer grand monde sur les chemins de traverses qui longent l'A13, jusqu'à la capitale.

On ne s'est pas beaucoup amusé durant le trajet. Marche, Grimace, râles de souffrance. De plus le climat n'a guère été clément avec nous. Louviers, de la flotte. Vernon, de la flotte. Mantes-la-Jolie, de la flotte. Chambourcy, de la flotte. Cinq jours sous la pluie ça calme.

Maintenant Paris ne se trouve plus qu'à une encablure.

Pour achever notre périple il ne nous reste plus que deux boites de sardines et quatre canettes de binouze en stock.

Parvenu à une rocade très complexe à suivre des yeux, à cause des méli-mélos de circonvolutions routières, Gino a encore une révélation, une pancarte blanche et bleue se dresse de nouveau devant lui :

« Versailles 9 km. »

Avant de nous rendre au canal Saint-Martin pour rejoindre les enfants de *Don Quichope*, comme dit Gino qui ne parle que comme il entend, nous allons faire une halte à Versailles. Tenter un coup de manche afin de renflouer notre porte-monnaie dans le patelin du Roi Soleil.

Pour ma part je trouve cela barbant que de demander l'aumône allongé par terre durant des heures mais bon, la réalité c'est qu'on n'a presque plus d'argent. Le maître dit que là-bas il y a un grand château plein de touristes et plein des gens friqués. Mon maître dit qu'il est né à Versailles et pour lui, c'est comme un retour aux sources :

« Comme le dauphin qui remonte la rivière », me dit-il avec une certaine émotion dans le regard.

J'espère qu'il sait où nous mettons les pieds ? En matière de destination les choix du maître ne sont pas toujours des plus judicieux.

Au matin suivant, Dieu merci, nous y sommes. Quand je dis Dieu, je parle bien entendu du grand Ouaf, le Dieu des chiens car avec celui des hommes, j'ai un peu de mal à m'y retrouver.

Par bonheur il fait un temps radieux. Pour fêter ça, avec notre dernier billet, Gino s'achète une bouteille de vodka. Le maître, il appelle ça de la *volka* mais qu'importe.

D'un coup d'œil expert Gino trouve l'endroit le plus propice pour nous installer et commencer la moisson de pièces.

Quand je vois cette grande baraque avec sa grille dorée, je me dis qu'il y en a certains qui ne se refusent rien. En contemplant plus en détail le château, devant cette majesté, j'ai un frisson qui débute près des oreilles et se conclue à l'extrémité de la queue. Je me sens dans un drôle de tiers état. Étrange sensation.

Pour optimiser la manche Gino m'a appris à m'étendre au sol, la langue pendante et de temps à autre pousser de petits gémissements à peines audibles. Sur un bout de carton mon maître a inscrit :

« Une petite pièce de deux ou trois euros siouplait, pour nourrir mon chien qui meurt de soif. À vot' bon cœur. »

En général avec cette formule et apitoyés par le spectacle d'un toutou agonisant, les gens donnent facilement.

Parvenu à la moitié de sa bouteille, Gino me fait part d'une idée qui, à ses dires, tient du génie. Continuellement obsédé par les risques d'agression, mon maître a imaginé cette fois-ci se faire passer pour un déserteur de l'armée russe, un commando de marine, un spetsnaz. Le genre de type affûté au combat, pas celui à qui il faut se frotter. Le génial de son idée se résume dans le principe que des déserteurs de l'armée russe, il ne doit pas y en avoir des masses dans le secteur. Cette fois, sa couverture, c'est du solide.

Dorénavant mon maître se fera appeler Youri. Moi du coup, je suis rebaptisé Molotov.

Youri cherche du regard les patrouilles de police qui sillonnent la commune afin d'éviter de se faire dégager ou mis en geôle. Pour cela aussi Youri est balaise, repérer les keufs.

Les touristes sont contents de nous donner un petit quelque chose. Mais pour la majorité d'entre eux, la charité se résout principalement en un don de mini-bouteille d'eau et de sandwiches. En la matière il y en a pour tous les goûts : thon mayo, crudités poulet, jambon fromage. Un couple d'égyptiens nous en a même donné un aux lentilles avec une sauce jaune atrocement piquante.

C'est vraiment la misère, la monnaie se fait rare. Le frigo est plein mais le maître n'est pas satisfait. Il décide de réécrire un nouveau message sur le carton :

« Moi Youri et chien Molotov venir Russie. Besoin argent liquide pour papiers asile politique. Vous gentils, moi merci. »

C'est plutôt astucieux de sa part. Le résultat est immédiat, une fontaine lucrative vient ruisseler et emplir nos poches.

Comme la nuit tombe et que nous n'avons pas un endroit confortable et sûr pour dormir, Youri arrête la manche. Avant de s'éclipser, il prend son canif et gratte un bout de grille dorée espérant récupérer quelques carats d'or. Le maître est très déçu car tout le bas des barreaux est déjà attaqué. Probablement des estivants qui se sont octroyé un souvenir du château des derniers rois de France.

En fouinant dans les environs, à quelques centaines de mètres de là, Youri trouve une cabane de chantier abandonnée. Un vrai champion que je vous dis. Nous nous y installons.

Youri compte les sous. On a gagné un peu plus de quatre-vingts euros en une demi-heure. Une providentielle moisson afin de poursuivre notre périple Francilien.

L'Algéco ne sent pas très bon, une impitoyable odeur de vieille urine infeste l'air ambiant. L'on ne peut rien y faire aussi Youri brûle quelques feuilles de papier d'Arménie qu'il garde toujours sur lui. Les effluves ambrés de la fumée adoucissent l'atmosphère de notre havre temporaire.

Le maître dispose son duvet sur une parcelle de plancher propre. Comme toujours je me tiens à ses côtés sur une couverture que nous trimeballons depuis Rouen.

C'est calme. Mes yeux de chien piquent. Nous nous endormons en moins de deux.

À l'aube suivante je sens une présence s'approchant de notre maison d'un jour. Plusieurs personnes qui parlent en messe basse. Je commence à geindre aigu pour prévenir mon maître. Celui-ci n'a pas suffisamment le temps de se réveiller que les types entrent en force dans la baraque. C'est une patrouille de police. Les

bleus ont certainement remarqué quelque chose d'inhabituel mais on ne saura jamais quoi.

Lorsqu'ils m'aperçoivent, les gars en uniforme prennent peur. Le plus âgé d'entre eux sort son arme et ordonne à Youri de me mettre une muselière, celle que j'ai accrochée à mon collier mais que je ne porte jamais. Un des hommes me demande de ne pas bouger en me traitant de « sale clébard ». Quel toupet.

Les policiers procèdent à un contrôle d'identité en demandant au maître s'il possède une arme ou des produits stupéfiants. Youri répond que non. C'est bien heureusement la vérité.

Les membres de la patrouille restent nerveux. Les agents demandent sa carte d'identité à Youri ainsi que mon carnet de vaccination. Sur mes papelards de chien, il y a indiqué les mentions suivantes : Philémon né le 17 juin 2008, croisé berger et griffon, vacciné, tatoué, pucé. Ouf ! Je suis en règle.

Le nom complet de mon maître c'est Jordan Pierre Alain Miquet, vingt-six ans, né à Versailles. En regardant les papiers de Youri, l'agent au regard félin et qui m'a mis en joue l'accuse ouvertement d'usurpation d'identité. Sur sa photo de carte nationale mon maître est méconnaissable : sourire nouille, cheveux courts, raie au milieu et surtout beaucoup plus jeune.

Le chef des flics décide de nous rapatrier au commissariat afin d'éclaircir cet imbroglio. Mon maître ficelle nos affaires et sans broncher, balance le tout dans le véhicule de fonction.

Youri n'est ni un sociopathe ni un kamikaze, nullement un fondu de violence. Non il est même plutôt veule devant l'autorité. Il n'aime pas les ennuis. De toute façon mon maître sait que s'il fait le forcené, il finira en garde à vue et moi dans un chenil, la prison des chiens. Ça Youri ne le veut pas.

Elle est bien confortable cette voiture. Les policiers ont ouvert les vitres de la Scenic à cause de l'odeur de Youri. C'est vrai que mon maître ne se lave pas souvent. De mon côté je mets ma truffe au vent et en profite pour respirer le bon CO<sup>2</sup> vicié des Yvelines.

On se dirige vers le centre-ville. C'est plutôt mignon Versailles mais la promenade est de courte durée, le commico est déjà en vue. Le bâtiment est vraiment impressionnant avec son entrée monumentale. Pour un rien on se prendrait pour de dangereux gangsters, ça fait presque peur.

Depuis un bureau du deuxième étage, afin de corroborer l'état civil du maître, le chef lui pose quelques questions pièges. Comme Youri est né dans la commune, le policier n'a pas de difficulté à démêler l'affaire. Avec son ordinateur, en un instant, le gradé retrouve facilement son pedigree et rétablit la vérité.

L'agent de police qui précédemment m'avait honteusement injurié essaye maintenant de m'amadouer. Comme je suis on ne peut plus calme, le mal poli propose au maître de me retirer la muselière. Dans une phase nouvelle de

séduction, le goujat en bleu me donne la moitié de sa barre chocolatée : un Mars. C'est bon mais ça colle aux crocs cette saleté.

Comme les renseignements fournis par le maître sont satisfaisants et que les bleus ne veulent pas perdre trop de temps avec nous, ils proposent de nous déposer quelque part, histoire de gentiment bouter hors de la ville notre misérable duo. Youri ne se dégonfle pas et leur suggère le canal Saint-Martin, au camping des enfants de Don Quichotte. Les policiers rigolent un long moment. Comme on est sympa et qu'on ne les a ni insultés ni mordus, ils font un effort et nous débarquent aux portes de Villacoublay.

Le chef nous explique la meilleure façon de nous rendre à destination. D'après lui c'est fastoche. Il nous montre la direction, toujours tout droit, Clamart, Malakoff, Paris puis encore tout droit jusqu'à la Seine.

Les agents nous adressent leurs salutations et nous avertissent néanmoins qu'ils ne souhaitent pas revoir nos tronches sur leur commune, ou bien la prochaine fois, il n'y aura pas le même accueil. Youri lève le pouce en signe d'approbation. La fourgonnette s'éloigne avec gyrophare et sirène.

Le maître s'engage sans tarder sur la route indiquée par la patrouille. Moi, à cause du Mars, je ne rêve que d'une brosse à dent. Youri n'est pas bien réveillé et n'a pas déjeuné. Afin d'éviter la déshydratation et l'hypoglycémie, mon acolyte s'arrête dans une boutique de quartier. Pour lui il achète quelques canettes de 8°6, pour moi une boîte de ravioli. Après quelques heures d'une marche sérieuse, nous arrivons à bon port.

Paris.

(Quai de Valmy - 21 octobre).

Le quartier du canal Saint-Martin est beaucoup moins triste que le reste de ce que j'ai vu de Paris. Il y a des arbres, de l'eau et plein de tentes multicolores. C'est vrai qu'on se croirait dans un camping. C'est chouette.

À notre arrivée nous sommes accueillis par un grand type. D'ailleurs et c'est assez pratique il se fait appeler Legrand. Mon maître se présente à son tour. Il s'oblige à prendre un accent des pays Slaves pour accréditer sa nouvelle identité. Il est scientifiquement établi que les chiens ne possèdent pas la faculté de rire pourtant, en entendant ainsi parler mon maître, j'ai hurlé à la mort, de rire.

Le grand monsieur nous trouve un igloo disponible. Comme de nombreux autres, le nôtre est rouge et noir. Après une courte sieste nous laissons dans la toile un peu de bazar pour alléger le fardeau et marquer notre territoire. Après avoir consciencieusement fermé l'entrée de la tente à l'aide d'un cadenas également fourni par l'association, nous partons en reconnaissance dans le



quartier. Youri veut prendre la température des lieux, repérer les coins stratégiques.

La balade nous prend tout l'après-midi et ne retournons sur le canal que vers dix-neuf heures. Le soir, comme tous les soirs j'ai l'impression, il y a la fiesta au campement. À l'exception d'un drôle de loustic qui danse depuis le matin, persuadé d'être un oiseau en perpétuelle parade nuptiale, ici la notion de fête se résume à l'absorption de boissons alcoolisées sur fond de discussions tantôt joviales tantôt enflammées.

Mon maître se fait un devoir de rattraper le retard de picole prit par rapport aux autres. Le zozo boit plus vite que son ombre, il ne veut pas être en reste.

Avec un scénario aussi audacieux que le sien, mon maître devrait faire profil bas, se fondre dans le décor. Au lieu de cela, dès la première occasion, Youri en fait des caisses. Décidément la vodka ne lui convient pas. Lui d'habitude, son truc, c'est plutôt la bière.

Mon maître se met à picoler goulée sur goulée et dégoise un tas d'inepties en franrusse, un savant mélange de français médiocre et d'imitation d'accent russe. Le récit de son passé guerrier dans l'armée qu'il a fui à cause des horreurs commises par ses compagnons d'armes fait frémir les gens du camp. Dorénavant, pour tout le monde, Youri est un spetsnaz enfin un *Pézenas* avec sa façon de dire.

Une demi-heure plus tard, il est complètement torché. Au gré des rasades, Youri invente de nouveaux détails des plus rocambolesques à propos de son incroyable enfance dans les steppes russes.

Rapidement et l'alcool aidant, sa diction russe prend des allures d'accent belge mais bon, c'est lui le maître :

« Youri enfant, élevé dans trou avec chiens sauvages, da ! Youri, quinze ans, tuer ours avec mains. Da ! Da ! À mains nues. »

Moi j'ai passé la soirée sous ma couverture, vert de honte. La totale de chez totale.

Le lendemain matin au réveil, tout le monde semble connaître le maître. Un gars le salue en passant :

« Eh ! Youri le Pézenas. Alors ça boom ?

— Spassiba », répond Youri dans son rôle.

Un peu plus loin une femme avec des cheveux rouges lui lance :

« Salut le Russe, alors il neige à Pézenas ? »

Il n'y a plus de doute, je pense que nous sommes démasqués, la tehon intégrale.

Youri ne s'en souvient probablement pas mais vers dix heures du soir, habillés en manteaux et blousons de cuir noir, trois types louches se sont pointés dans le groupe où Youri tapait l'incruste. Les gars venaient traficoter on ne sait quoi. Ils ont pris le temps d'écouter les sornettes de mon maître. Les trois types

parlaient une langue étrange. J'ai entendu un gars, notre voisin de tente, dire à leur arrivée :

« Aïe ! Voilà les Géorgiens. »

Les lascars sont repartis peu après. J'espère ne pas les revoir de sitôt, ils ne m'ont pas inspiré confiance.

Youri a un gros problème. Il s'invente des personnages certes, mais ensuite il finit par croire ses fadaïses. Il se prend vraiment pour un commando ruskof. Dès qu'il y a une embrouille ou une bagarre, mon maître pointe le bout de son nez et intervient pour calmer les protagonistes, jouer son rôle de meneur d'homme. Il se propulse tout seul dans le mur. Un pur mytho.

Le soir suivant, au premier grand pic d'alcoolisation, une rixe éclate entre deux campeurs qui partagent un sérieux conflit d'opinion concernant un projet de construction d'un aéroport près de Nantes. En raison du travail que cela va fournir, le premier est pour ; l'autre contre car l'endroit choisi détruira un espace naturel sensible. La discussion ayant tournée court, les types s'envoient de belles tartes dans l'espoir de faire plier l'autre. Mon maître bondit d'un coup et vient se placer au milieu de la mêlée pour tenter de faire revenir le calme.

« Youri dire stop. Moi Pézenas. Vous, ferment gueules. »

Dans la confusion, le maître reçoit un énorme taqué dans la mâchoire puis tombe au sol comme une crotte. Pour cette dernière image, c'est le chien des rues qui parle, l'expert. Youri n'a pris qu'un seul coup et maintenant le voici vautré par terre, knock-out. Pour un guerrier expérimenté, un gosse élevé avec des bêtes sauvages, ça la fout mal.

Dans l'action personne n'a rien remarqué mais moi, naturellement, je les ai reniflés. Les Géorgiens sont revenus à cinq cette fois, cinq masses de muscles acquis au gré d'une existence certainement rude et violente. Remontés comme des coucous, les mastards se glissent des mots à l'oreille et s'agitent.

Les gars de l'Est ne sont pas venus faire commerce, on dirait qu'ils cherchent quelqu'un. Youri ? On dirait bien. Visiblement les Géorgiens ont un contentieux à régler avec un prétendu vétéran de l'armée de la très Sainte Russie.

À cause de la bagarre dans laquelle le maître se trouve impliqué, un responsable de l'association des enfants de Don Quichotte finit par appeler les forces de l'ordre. Il y a déjà un homme à terre et de peur que les choses ne dégénèrent, monsieur Lepetit compose le 17. Le bénévole ne m'a pas été présenté mais comme il est d'une taille largement moindre que celle de monsieur Legrand, j'en déduis que Lepetit doit être son nom de famille. Les chiens aussi savent réfléchir.

Dans le lointain on peut entendre les sirènes des véhicules de police qui se rapprochent, seconde après seconde, inexorablement. Les Géorgiens préfèrent disparaître sans plus attendre. Avant de filer, les mecs en cuir avertissent

cependant les SDF qu'ils vont repasser plus tard afin d'avoir une discussion avec mon maître, le tout dans un français déplorable et sur un ton plus que menaçant.

Deux voitures de police et un camion de pompiers arrivent concomitamment sur les lieux. Youri est encore sonné le malheureux. Il ne retrouve ses esprits que pour s'adresser aux secouristes affairés autour de lui et se met à leur chanter « Je m'en vais voir les p'tites femmes de Pigalle », en ricanant comme un taré et avec un accent germanique que je ne m'explique pas.

Le malheureux maître a pris un sérieux coup sur le coin de la gueule enfin, sur le coin de la truffe. Il délire complètement. Probablement à cause des médias qui sont déjà amassés aux abords du canal, les policiers demandent aux pompiers d'embarquer Youri rapidos et de le conduire à l'hôpital.

Une fois dans le camion tout va très vite. Les secours déclenchent leur gyrophare et tracent à travers la ville. Je n'ai pas d'autre choix que de les suivre dans une course à travers la trépidante cité. Alors que je cavale comme un dératé pour éviter d'être distancé, la sirène du bahut me guide aisément jusqu'au CHU le plus proche.

Mon maître m'a enseigné qu'en cas de coup dur, si je me retrouve seul dans une ville, je ne dois jamais paniquer. Il faut que je me planque le jour et que je sorte qu'à la nuit tombée, sans jamais me faire repérer et ne pas me retrouver à la fourrière municipale.

Premièrement trouver une cache pour que, sans être vu, je puisse surveiller la sortie de l'endroit où mon maître vient d'être amené.

Survivre n'est pas la tâche la plus ardue, les poubelles du quartier regorgent de comestibles et succulentes denrées. Le plus difficile est le doute laissé par l'attente. Deux jours entiers sans dormir, à scruter la porte coulissante de cette baraque tout en restant vigilant pour éviter de manquer Youri. Toutes ces heures d'angoisse et d'incertitude me rongent comme un vieux fémur usé par l'arthrose et le temps.

Après quarante-huit heures de guet, mon maître réapparaît enfin. Il est méconnaissable et a retrouvé l'apparence de la photo de sa carte d'identité. Je m'approche enthousiaste et lui fais la fête. Je remue vivement la queue, je sais que cela lui fait plaisir.

Son premier mot est pour ses vêtements. Le personnel de l'hôpital lui a donné un change car ses autres fringues étaient bonnes à jeter. Dorénavant il porte un pantalon de jogging gris clair, des baskets premier prix et un immonde pull jacquard vert et blanc. Youri me regarde et me dit :

« Te fous pas de moi. C'est l'assistante sociale, elle m'a trouvé des sapes de cas soc'. »

Notre-Dame-des-Landes.  
(21 octobre - Sortie de l'hôpital Saint-Louis - Paris).

Cette mésaventure hospitalière conjuguée à deux jours de sevrage forcé a considérablement et honorablement transformé mon maître. Il a fini par comprendre qu'à l'avenir, il lui faudra être plus vigilant. Ne plus nous mettre en danger avec ses coups de mytho ainsi qu'avec ses frasques occasionnées par sa consommation immodérée d'alcool.

Pendant son séjour à l'hosto, monsieur Lepetit est venu rendre visite au maître. Le gentil monsieur lui a rapporté la menace qui plane sur lui, celle émanant des membres de la diaspora Caucasienne.

À cette occasion mon maître a exprimé à monsieur Lepetit son désir de changer d'existence, de ne plus vivre dans la rue et de partir se ressourcer à la campagne. Au chef du camping du canal Saint-Martin, Youri a confié son projet de se rendre chez sa grand-mère de Loire-Atlantique et assurément en mesure de nous héberger. Le maître promet également à monsieur Lepetit qu'il ne boira plus jamais une goutte de vodka.

Visiblement le gentil monsieur de l'association est revenu voir le maître une seconde fois. Cette fois-ci pour lui offrir un billet de train pour nous deux, un allé-simple direction Notre-Dame-des-Landes et la babouchka imaginaire. Il est gonflé le maître, c'est vraiment un drôle de client.

Youri ne met pas longtemps à organiser notre paquetage pour bien l'équilibrer et ne pas avoir mal au dos.

Une heure après nous sommes à la gare Montparnasse. Sur le quai Youri me dit qu'arrivés à destination, nous allons intégrer une communauté qui s'organise pour la défense d'une zone menacée par les lobbies de l'aéronautique. Soudainement le maître se prend d'affection pour la lutte écologique et anticapitalisme. Tout un programme.

Afin de se construire une couverture d'activiste plus vraie que nature et dont personne ne pourra contester la légitimité, Youri se cherche un nouveau nom. Mon maître a tellement peu confiance en lui et s'avère si vulnérable qu'il se sent obligé de se cacher derrière un personnage, d'impressionner la galerie dans le but de susciter le respect ou la crainte.

Rien de mieux qu'une bonne 8°6 pour se remettre le cerveau en place, avoue le maître. Après quatre bières tièdes de réflexion, le génie imaginaire du maître refait surface. Maîtrisant de mieux en mieux l'accent allemand qu'il a inconsciemment acquis durant sa période spetsnaz, le maître s'invente un lien de parenté avec Karl Marx dont il serait un lointain descendant. Pour le prénom son choix se porte sur celui du chanteur des Chaussettes Noires et auquel son grand-père paternel vouait un véritable culte.

C'est décidé, lorsque nous serons arrivés à la ZAD, mon maître se fera appeler Eddy Marx par ses nouveaux compagnons de lutte. Youri est fier de sa trouvaille. Il n'en peut plus d'autosatisfaction. Le maître s'entraîne à décliner sa nouvelle identité pour la rendre automatique. Il a vu ça dans les films d'espionnage. Il construit sa légende. Youri répète en boucle :

« Salut les aminches. Moi c'est Eddy, Eddy de Paris. Eddy Marx, Marxou pour les intimes », non ! Ça, ce n'est pas possible, du propre aveu du maître. Trop la loose.

« Bonjour. Mon nom est Marx, Eddy Marx », à la façon de l'agent 007. Ça y est, le maître a trouvé son style, cool et ténébreux.

Pour ma part, au regard de cette nouvelle conjoncture, Eddy trouve acceptable que je garde mon nom de cocktail détonnant russe. Une aubaine, cela fait un mensonge en moins à traîner et de toute façon, je peux bien le confesser, je le préfère largement Molotov à Philémon, mon véritable nom d'état civil.

Philémon, ça la fiche mal pour un chien à punk. Philémon, ça craint, ça fait chien pépère dans son panier. Philémon, ça fait bourge.

FIN.